

LE PUBLICISTE.

NONIDI 19 Vendémiaire, an IX.



ITALIE.

De Bologne, le 24 septembre (2 vendémiaire).

Le général Pinel a écrit du quartier-général de Faenza, le 4^e jour complémentaire, une lettre adressée à notre administration, & conçue en ces termes :

« Citoyens administrateurs, j'ai la satisfaction de vous annoncer l'entrée des troupes cisalpinnes à Faenza. Les brigands n'ont pas osé m'attendre. Revenus la nuit dernière à Imola, ils s'en sont enfuis à midi. Cependant une colonne que j'avois dirigée du côté de Lugo a rencontré un détachement de ces assassins qu'elle a taillée en pièces. La gendarmerie bolonaise a montré dans cette occasion un courage vraiment républicain; elle a forcé ceux qui avoient saccagé Lugo de repasser par Faenza, où ils ont laissé la plus grande partie des effets qu'ils avoient pris aux juifs. Je ferai tout restituer. Aujourd'hui, j'ai donné ordre que les grains appartenant à votre administration, & qu'ils n'avoient pas eu le tems de transporter avec eux, vous fussent reconduits sous bonne escorte ».

De Gènes, le 24 septembre (2 vendémiaire).

La nuit dernière, vers minuit 50 minutes, une violente secousse de tremblement de terre se fit sentir dans cette ville; elle ne dura que peu de secondes; mais on craint que quelque autre partie de l'Italie, plus sujette à ces accidens, n'en ait souffert plus cruellement.

Quelques fomentations parmi le peuple avoient engagé la commission du gouvernement à faire suspendre l'inauguration de l'arbre de la liberté. Le peuple ligurien, peu content de cette décision, se porta en foule sur la place de la Révolution; sans vouloir écouter les remontrances du ministre Dejean, qui l'exhortoit à respecter l'autorité de ses magistrats, il a procédé à l'inauguration de l'arbre, aux cris de *vive la république! vive le héros du siècle! vive la souveraineté du peuple!* La tranquillité s'est d'ailleurs rétablie sur-le-champ.

Hier la troupe française & le ministre Dejean ont célébré sur la place l'anniversaire de la fondation de la république. Les autorités constituées de la Ligurie, notre garde nationale & les grenadiers du gouvernement y ont assisté. Toutes ces troupes, disposées autour de la place, formoient un coup-d'œil brillant. Le général Ménard & le citoyen Dejean ont prononcé à cette occasion des discours très-énergiques, auxquels le peuple a répondu par les cris répétés de *vive la liberté! vivent les républiques française & ligurienne!*

De Milan, le 30 septembre (8 vendémiaire).

Le plus grand calme a régné ici, quoiqu'on attendit avec impatience la notification de la signature des préliminaires de paix. La nouvelle en est arrivée aujourd'hui. En conséquence l'armée d'Italie va prendre de nouveaux cantonnemens jusqu'à la conclusion de la paix définitive. Nous attendons ce soir le général Brune.

La fête de la fondation de la république française a été célébrée ici avec pompe, le 1^{er} de ce mois. Le soir, après les courses, les théâtres ont été ouverts au public. La nouvelle monnaie a été mise en circulation à cette occasion. Autour des deux figures représentant les deux républiques, mère & fille, on lit ces mots : *La république s'écarteroit de sa patrie, à la nation française.* D'un côté le ministre de paix, de six livres; 27 prairial an 8. Et sur le revers : *Force.*

Avant-hier, à dix heures du soir, un nommé Curioni a assassiné le commissaire des guerres Lavergne & l'épouse dudit Curioni, qui vivoit avec Lavergne depuis quelque tems. Le mari jaloux & ulcéré s'introduisit dans l'appartement du commissaire, & tira d'abord un coup de pistolet, au bruit duquel accoururent Lavergne & la femme Curioni, qui tombèrent bientôt blessés mortellement de plusieurs coups de couteau. Il n'a pas été possible jusqu'à présent d'arrêter le coupable.

On écrit de Rome que la récolte a été très-médiocre cette année. Aussi le saint-père, à qui on ne peut refuser un esprit très-éclairé, a-t-il pris les mesures les plus efficaces pour que le peuple n'en souffrît pas, en permettant aux négocians & particuliers aisés de faire venir des grains pour leur propre compte, sans les soumettre à la taxe accoutumée.

AUTRICHE.

De Vienne, le 27 septembre (5 vendémiaire).

« S. M. l'empereur est arrivée ici, le 24, à trois heures de l'après-midi, en parfaite santé, de retour de l'armée d'Allemagne. Une suspension d'armes de quarante-cinq jours a été conclue entre les armées autrichienne & française, & les négociations de paix avec la France vont maintenant commencer.

« Sa majesté a vu avec le plus grand plaisir & avec reconnaissance le zèle que ses fideles sujets montrent pour la défense de la patrie, & leur empressement à y concourir de la manière la plus active & la plus efficace. Comme l'issue des négociations est incertaine, & qu'il n'y a qu'une paix juste & convenable qui puisse être acceptée, on doit inviter & exhorter de nouveau les fideles sujets de sa majesté à redoubler d'ardeur & de zèle dans tout ce qui est nécessaire pour la défense de la patrie, & particulièrement pour l'obtention d'une paix convenable, afin de pouvoir atteindre ce but, & de procurer à toute la monarchie le calme & la paix, & tous les biens qui en dérivent ».

(Extrait de la gazette de la cour.)

PRUSSE.

De Berlin, le 27 septembre (5 vendémiaire.)

On reçoit de Postdam l'agréable nouvelle, que le roi, dont la châte avoit donné de l'inquiétude au public, n'a

éprouvé qu'une légère contusion, & que S. M. a reparu le 24 au camp, pour voir défiler les régimens étrangers qui retournent dans leurs garnisons.

A L L E M A G N E.

De Munich, le 2 octobre (10 vendémiaire).

La retraite de M. de Thugut est-elle une disgrâce? ou n'est-ce qu'une affaire de politique? Cette question occupe toute l'Allemagne aujourd'hui. Le comte de Lehrbach qui lui succède, fut toujours son partisan; ils ont constamment adopté le même système. Ainsi le changement de personnes pourroit bien n'en pas entraîner dans les principes: mais il est au moins certain qu'on se propose d'employer d'autres moyens, si toutefois on ne change pas de but. M. de Thugut ne vouloit ~~car~~ la paix avec la république française sur les bases à la conquête de la France, & à l'établissement d'un empire qu'il est réservé d'offrir à l'Europe. L'objet de l'exécution de la guerre, toutes les espérances de nouveaux secours de la Russie. Il s'étoit fortement prononcé contre Suwarow, & n'avoit rien fait ni pour calmer son courroux, ni pour retenir ses troupes dans la coalition. Si la nomination du comte de Lehrbach n'ajoute rien en Allemagne aux espérances de paix, celle du comte de Cobentzel, pour les conférences de Lunéville, est regardée généralement comme un très-heureux augure.

On assure à Vienne que Thugut n'est point disgracié, & qu'il a donné lui-même sa démission. On le regarde comme le seul qui sache saisir le génie tant connu de la politique autrichienne, tandis que Lehrbach ne passe que pour un habile exécuteur de toutes les manœuvres qui en forment la diplomatie.

D'Augsbourg, le 3 octobre (11 vendémiaire).

Un courrier français venant de Paris & allant à Vienne, a passé avant-hier soir ici. Il est, dit-on, porteur de la ratification du premier consul, d'une convention signée le 20 par S. M. l'empereur.

Le général Macdonald, son chef d'état-major & le général Grouchi, sont ici pour y visiter le général en chef de l'armée du Rhin.

Le général Moreau part aujourd'hui pour Ingolstadt, & de là il ira à Ulm. Il veut voir sur les lieux la nature des places. L'adjudant-commandant Lamarque & le chef de bataillon du génie Deceaux, y ont été déjà envoyés pour les examiner sous tous les points de vue.

Le général Dessolles va à Stutgard; il doit rester dans son voyage trois ou quatre jours.

Il est décidé que Philipsbourg sera rasé.

De Francfort, le 5 octobre (13 vendémiaire).

Le pays du landgrave de Hesse-Hombourg a été déclaré neutre par un arrêté du général Augereau, conçu à peu près dans les mêmes termes que celui relatif aux états du prince de Nassau. Il est dit dans cet arrêté, que le landgrave n'a fourni aucun contingent à l'Empire, qu'il n'a favorisé aucun rassemblement d'émigrés, ni ordonné aucun armement de ses sujets contre la France. En conséquence, dès le 22 septembre les troupes françaises ont évacué Hombourg & ses monts & le territoire du landgrave.

A N G L E T E R R E.

De Londres, le 1^{er} octobre (9 vendémiaire).

Notre récolte de pommes de terre a manqué généralement cette année.

Le docteur Angelis, médecin américain, attribue la fièvre jaune à un usage excessif de pêches & de concombres. Il a observé que la plupart de ses malades en avoient mangé avant d'être atteints de cette fièvre.

En Angleterre, les droits sur le tabac ont monté, en 1798, à 848,495 liv. sterl.

En France, avant la révolution, à 29,000,000 de francs.

En Espagne, ils montent à près de 10,000,000 de rix-dallers.

En Portugal, à environ 5,000,000 idem.

En Autriche, à 1,000,000 idem.

A Naples, à 500,000 idem.

On trouve dans le *the Observer* un relevé de la quantité de grains & autres comestibles qui ont été importés de l'étranger en Angleterre pendant les mois de mai, juin, juillet & août; d'où il appert que cette isle a reçu pour sa subsistance, au-delà des produits de son sol, 1500 cargaisons de 200 tonneaux chacune de denrées, qui ont coûté, au prix de ses marchés, 10,591,900 liv. st., ou 252,510,896 fr.; somme énorme, & dont l'emploi, ainsi que ses conséquences, offrent aux hommes instruits ample matière à réflexion.

Les dernières lettres de l'Inde annoncent de nouveaux mouvemens dans les différentes parties de notre empire d'Orient, & sur-tout dans celles qui avoisinent notre territoire de fraîche acquisition, & dont les naturels ont conservé leur indépendance de droit. — « Ces troubles, légers en eux-mêmes deviennent pour nous autant d'occasions de renfermer ou d'étendre notre domaine; car notre sûreté demande que nous dépossédions (*we deprive of shelter, nous privions d'asyle*), ceux qui voudroient nous nuire ». Ainsi, par degrés, imperceptiblement, & peut-être même sans que nos journaux y coopèrent, notre empire s'étend dans chaque direction.

On a découvert récemment un manuscrit très-curieux dans l'école des Brames à Benarès. C'est une description de la Grande-Bretagne, avant qu'elle fût conquise par Jules-César. Elle est appelée dans cet ouvrage *l'Isle-Sainte*. La Tamise & l'Isis y conservent leur noms, & les cercles de *Stonehenge* sont décrits comme un grand temple *Indou*. La société asiatique de Calcuta s'occupe de traduire cet intéressant ouvrage.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

De Berne, le 30 septembre (8 vendémiaire.)

Le refus obstiné de plusieurs communes de payer les cens arriérés de 1798 & 99 est toujours le même. Il y a lieu de croire qu'il est excité & encouragé par des agitateurs secrets, qui veulent pousser le peuple à l'agitation; mais le peuple qui veut bien ne plus payer, ne veut pas se révolter.

On a fait partir d'ici, avant-hier, un détachement d'infanterie & de cavalerie pour en imposer aux séditeux du canton de Bâle qui refusent de payer les cens arriérés.

Le monstre qui assassina dernièrement sa femme enceinte est en prison & son procès s'instruit. Il avoit eu l'audace d'assister à l'ouverture du corps & à son enterrement. Son hypocrisie ne l'a pas assez déguisé.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Du Havre, le 16 vendémiaire.

Nous possédons dans nos murs les envoyés du gouvernement américain, qui viennent de parfaire l'ouvrage d'une réconciliation désirée de tous les amis de la paix. Toutes

les autorités civiles & militaires se sont empressées de rendre leurs hommages aux représentans d'un peuple allié & reconnu, dès 1778, comme le plus sincère ami de la nation française. Une garde d'honneur de 50 hommes leur a été envoyée; ils l'ont remerciée, suivant l'usage. Ils seroient déjà en mer si les vents contraires n'avoient contrarié le départ de la frégate américaine *la Portsmouth*. La morte eau les retiendra pendant huit jours.

De PARIS, le 18 vendémiaire.

Le conseiller d'état Lacuée est chargé d'exercer par *interim* les fonctions du ministre de la guerre.

— La fête que le second consul donna hier au premier, en mémoire de son retour, étoit charmante. Le citoyen Garat chanta une romance qu'il annonça sous le titre de *Traduction d'une Chanson provençale*, à l'occasion d'un navire entré dans le port de Fréjus le 17 vendémiaire an 8. Allégorie ingénieuse & soutenue d'un bout à l'autre.

— On sait qu'il y a quatre places vacantes au sénat conservateur, une au tribunal & trois au corps législatif. Les candidats du sénat ne sont pas connus. Pour le tribunal, on nomme Esmeiard & Vanblanc; pour le corps législatif, Lacretelle l'aîné, Lombard (de Langres), & Bessroy.

— Le portrait de Bonaparte, dessiné par Bouillon & gravé par Audouin, est d'une grande ressemblance, d'un style très-pur & d'une fort belle exécution... Un bas relief représente la bataille de Marengo.

On le trouve chez l'auteur, rue Grange-aux-Belles, n°. 1, division de Bondi, & au magasin de librairie du cit. Paris, quai Malaquais.

— Nous apprenons de Blois que M^{me}. Clément-de-Ris étant rendue à l'auberge de cette ville, dite *des Trois Marchands*, pour y déposer la rançon de son mari, n'y a trouvé personne pour la recevoir. Les précautions prises par la police auront effrayé les brigands. Cependant l'un d'eux a été reconnu & arrêté dans cette commune: on croit même que c'est le chef. Le trait suivant prouve qu'on presse vivement ses complices.

Le 11 vendémiaire, un particulier, porteur d'une route, s'est présenté à la mairie à Poitiers; quelques questions lui ont été faites auxquelles il a vaguement répondu, ce qui a porté le maire à lui demander s'il n'étoit pas dans les environs de Tours le premier de ce mois? A cette question, cet individu s'est troublé, sa figure s'est décomposée, & il a proféré ces mots: *Ne me croyez pas un des auteurs de l'enlèvement du citoyen Clément-de-Ris*; ce qui a décidé le maire à le faire arrêter & traduire devant le juge de paix; là ses réponses & déclarations ont varié & présenté de la différence avec celles qu'il avoit précédemment faites. On averti que de sa yalise, il a été trouvé un habillement de chasseur, ce qui pourroit militer contre cet individu, par le rapprochement qui se trouve entre ses craintes, cet habillement d'hussard, & les renseignemens qui ont été donnés sur le travestissement des brigands.

Cet homme se voyant pressé de questions, s'est déclaré émigré. Il est maintenant détenu à Poitiers.

— Le département de Maine & Loire, qui fut longtemps l'un des plus malheureux de l'Ouest pendant la guerre civile, commence à présenter un tableau satisfaisant. Les ravages de la guerre s'y réparent avec rapidité. L'agriculture y a repris ses travaux accoutumés & en recueille paisiblement les fruits. Les villes qui ont les ressources du commerce & de l'industrie, sont les premières à se relever

de leurs pertes, & déjà plusieurs, telles que Chollet & Chemillé, reviennent rapidement à l'aisance & au bonheur de leur situation antérieure aux troubles civils.

Les prêtres se conduisent avec sagesse, prêchent la concorde & publient à leurs prônes les avertissemens & les arrêtés de l'autorité civile dont la connoissance intéresse les citoyens. Plusieurs de ceux dont on craignoit le plus de résistance aux vœux du gouvernement, ont fait leur soumission & contribuent à consolider autour d'eux la tranquillité publique.

— Le nommé Bonneau-Placene, connu sous le nom de Pascal dans l'armée de Frotté, vient d'être arrêté à Caen, & doit être amené à Paris.

— Deux ministres partageoient l'église de Lusarches. Divisés d'opinions, chacun d'eux avoit son parti dans la commune. Cette querelle pouvoit devenir fâcheuse; le maire y a pourvu, en fermant l'église, & déclarant qu'elle resteroit fermée jusqu'à ce qu'il se présentât un véritable ministre de paix pour la desservir.

— Les lettres d'Espagne annoncent que la contagion devient de jour en jour plus meurtrière à Cadix. On va même jusqu'à certifier que du 21 au 25 septembre, c'est-à-dire, dans l'espace de quatre jours, il est mort 752 personnes. On a établi un cordon pour en intercepter la communication.

— Il y a eu tumulte & du sang répandu à Alicante, un jour de combat du taureau. Le peuple força la barrière; la garde fit feu; deux personnes furent blessées. On voulut les venger: heureusement on parvint à s'entendre, & à rétablir l'ordre.

— Un événement fort extraordinaire, quoique naturel, va probablement rétablir l'harmonie entre l'Espagne & le Portugal. Une flotte portugaise partoit du Brésil pour se rendre à Lisbonne, en même-tems que cinq vaisseaux espagnols sortirent de la Plata pour se rendre à Cadix. Les flottes se rencontrèrent; leurs commandans ignorant les démêlés survenus entre leurs souverains respectifs, marchèrent de concert & arrivèrent ensemble à Lisbonne. Les vaisseaux espagnols, chargés de 12 millions de piastres, seront réputés de bonne prise, si la guerre a lieu. Mais l'Espagne, qui a besoin de ses fonds, consentira à la paix pour les obtenir.

— Un journal imprimé dans les états du roi de Prusse, fait sur les armemens de la Russie des observations qui ont échappé aux conjectures des journalistes anglais & français. « Ce n'est point, dit-il, pour prêter son appui aux Anglais ni aux Autrichiens, que Paul I^{er}. développe en ce moment des forces aussi imposantes. Des politiques mieux instruits pensent qu'il suit & qu'il est sur le point d'exécuter le plan de son illustre mère contre l'empire ottoman, arrivé au dernier période de faiblesse, & privé par la guerre actuelle de ses défenseurs naturels.

« Quel parti ne tirera pas ce prince, pour contenir l'Angleterre, des établissemens que les domaines du grand-seigneur lui offrent dans l'Orient & dans la Méditerranée! Quelles ressources pour en imposer même à la France, que la faculté de passer les Dardanelles sur les côtes de l'Italie & du midi de la France! Quelles heureuses perspectives pour les puissances commercantes du premier & du second ordre à qui un si prodigieux changement dans le système politique pourroit ouvrir des voies nouvelles & sûres dans le commerce du Levant & de l'Inde ».

Nous ne prononçons aucun jugement sur la justesse ou la témérité de ces conjectures.

Fin de l'article intitulé : DE BONAPARTE (1).

C'est à présent que nous entrons dans ce période de la vie de Bonaparte qui doit avoir une si puissante influence sur le sort de la France. Les causes & les motifs de son retour subit étoient aisés à appercevoir ; la voix universelle du peuple proclamait le vœu de la nation, & indiquait la destination du général. Avec sa réserve & sa circonspection accoutumée, il écouta tous les partis, & ne se déclara pour aucun. Il visita les troupes ; il rechercha la connoissance des généraux de la capitale ; mais il parut éviter de se mêler des affaires publiques. Le directoire étoit divisé en deux partis, qui desiroient l'un & l'autre de s'assurer son appui. Il rejeta les ouvertures de l'un & écouta celles de l'autre ; mais le plan qui fut adopté avoit été tracé par lui, & ne fut confié qu'à un petit nombre de confidens. Son frere, président du conseil des cinq cents, quelques membres de ce conseil, le comité des inspecteurs de l'autre conseil, le directeur Sicyes, & les généraux de Paris furent probablement les seuls à qui il communiqua ses desseins. Ce fut dans cette crise qu'il déploya les qualités qui le distinguent si éminemment, secret, promptitude & vigueur. Un mois seulement s'étoit écoulé depuis son retour en France, & tous ses plans furent arrangés, tous ses moyens assurés ; un seul jour suffit pour changer tout le système politique de la France.

Des rumeurs de complots & de conspirations, rumeurs aisées à fabriquer & toujours adoptées, fournirent au conseil des anciens un prétexte pour exercer un pouvoir que lui donnoit la constitution & pour transférer les séances du corps législatif hors de la capitale. Cet expédient n'avoit été mis en usage dans aucune des convulsions révolutionnaires qui avoient précédé. La faction n'eut pas le tems de fermenter, & les partis perdirent l'occasion d'enflammer les passions de la populace. Bonaparte avoit si bien concerté son plan, que tout préparé que l'on étoit à quelque changement important, personne n'avoit pu former de conjectures ni sur la nature du changement, ni sur les moyens par lesquels il s'opéreroit. La majorité du directoire paroit avoit ignoré les projets du consul aussi complètement que le peuple même ; mais les directeurs sentant leur impopularité & leur foiblesse, se déterminèrent à acheter leur sûreté personnelle par la promptitude de leur démission, & eurent l'air d'applaudir à un changement qu'ils n'avoient aucun moyen de prévenir.

Du moment où Bonaparte a été élevé au pouvoir suprême, la fortune de la France a changé de face. La nation entière a paru participer des qualités de son chef. L'apathie a été remplacée par l'enthousiasme, la défiance par la confiance, la mollesse par l'énergie. Jamais dans aucun pays un changement plus rapide ne s'opéra dans les affaires publiques. Sans affaiblir les ressources de l'état, il supprima des taxes onéreuses ; sans relâcher la vigueur du gouvernement, il se rendit moins de potique ; par des concessions faites à propos, il éteignit les flammes de la guerre civile. Sans exciter la jalousie ou les craintes des républicains, il adoucit la sévérité des loix contre les pros crits, & rappella les victimes de la tyrannie directoriale, & les plaça dans des postes de confiance. Comme il n'avoit point été porté au faite du pouvoir par le secours des factions, il ne voulut pas devoir sa sécurité à leur appui. Il détruisit les partis sans les diviser ; il les détruisit en rendant la nation unanime. Il augmenta le revenu public sans augmenter les impôts, & il ranima le crédit public en établissant un ordre plus régulier dans les finances.

Le premier acte du nouveau gouvernement a été de faire des ouvertures de paix. Elles ont été aussi-tôt rejetées. Les ennemis de la France, ignorant la nature réelle du changement qui s'étoit opéré, se fondant toujours sur le principe que les révolutions détruisent successivement & leurs auteurs & leurs partisans, ont refusé d'entendre à toute proposition d'accommodement. Ce refus a procuré à Bonaparte un grand accroissement de puissance. La nation s'est soumise sans regret à de nouveaux sacrifices, & de nouvelles armées ont été levées sans difficulté. Alors on a vu mettre en pratique un système qui a frappé l'Europe d'étonnement & de respect, que les alliés ont commencé par mépriser, & auquel ils ont fini par se soumettre. Le passage presque fabuleux du Saint-Gothard, l'irruption inattendue en Italie, la conquête de ce pays par une seule bataille, formeront une des plus brillantes époques de l'histoire de l'art militaire. L'Autriche s'est abaissée devant le génie supérieur & la fortune du premier consul, & a acheté un armistice par la cession de toutes ses conquêtes.

Nous attendons dans l'anxiété la décision solennelle d'où dépend le bonheur de plusieurs millions d'hommes. Nous n'aurons point la présomption de l'anticiper ; mais nous oserons prédire la défaite

(1) Voyez la feuille d'hier

complète de la coalition, si elle conserve encore quelque espoir d'imposer un gouvernement à la France, soit par la force au dehors, soit par les factions au dedans. Le tremblement de terre politique, qui a ébranlé tous les trônes de l'Europe, est fini. La violence de ses secousses s'est calmée par degrés dans les cinq dernières années, & nous pouvons marcher aujourd'hui sans danger sur la terre affermie. Les révolutions, qui dominent d'abord les hommes, sont à la fin destinées à être dominées par les hommes. Cette époque est arrivée. Le premier consul de France a mis fin à la révolution française : aucun autre homme peut-être ne pouvoit le faire. La hauteur à laquelle la France s'est élevée par ses victoires, & dont elle étoit bien déchue depuis son absence, lui avoit donné une popularité qui le mettoit en état d'exécuter ses projets avec une merveilleuse facilité. Jamais magistrat ne fut investi de pouvoirs aussi étendus ; cependant, jamais aucun n'obtint une approbation plus sincère & plus unanime.

Depuis son élévation au pouvoir suprême, il paroit être animé du désir d'imprimer à ses actions un caractère de modération & de magnanimité. Nous ne nous rappelons pas qu'il ait jamais tenu compte d'aucune des invectives qui ont été si abondamment prodiguées contre son caractère. Dans aucun de ses discours ou de ses écrits publics, il n'a prononcé le nom de M. Pitt.

Nous ne connoissons rien de ses opinions religieuses. Mais les maximes de tolérance qui lui met en pratique prouvent qu'il connoit la véritable manière de traiter les factions religieuses.

Il est tellement infatigable dans le travail, qu'il consacre dix-huit heures par jour aux affaires, & il communique à tous ses ministres son activité & son application. Il n'est jamais détourné de cette laborieuse carrière par les plaisirs de la table. Quelque populaire que soit son caractère public, son caractère privé n'est marqué par aucun de ces traits qui adoucisent la vie ; il porte par-tout l'empreinte d'une ame forte, réservée, laconique. Cependant personne ne possède à un degré plus éminent l'art de lier les hommes à ses intérêts & de leur inspirer un fort attachement à sa personne.

Telles paroissent être les qualités qui rendent le premier consul de France propre au gouvernement d'une grande nation. On peut lui appliquer avec justice l'éloge que Cicéron donne à Pompée : *Qui extremâ pueritâ miles fuit. — Cujus adolescentia ad scientiam rei militaris non alienis præceptis, sed suis imperiis ; non offensivibus belli sed victoriis ; non stipendiis sed triumphis, est traducta. — Civile, Africanum, Transalpinum, Hispanense, mixtum ex civitatibus atque ex bellicosissimis nationibus, servile bel un. Faria et diversa genera et bellorum et hostium, non solum gesta ab hoc uno, sed etiam confesta, nullam rem esse declarant, in usu militari positam, que hujus viri scientiam fugere possit. Labor in negotiis, fortitudo in periculis, industria in agendo, celeritas in conficiendo, consilium in providendo. Testis est Italia, quam ille ipse victor. — Testis est Africa. — Testis est Gallia. — Testis est iterum Italia.*

Bourse du 18 vendémiaire.

Rente provis., 25 fr. 50 c. — Tiers consol., 37 fr. 10 c. — Bons $\frac{3}{4}$, 1 fr. 72 c. — Bons d'arrérage, 86 fr. 75 c. — Bons pour l'an 8, 92 fr. 00 c. — Syndicat, 82 fr. 00 c. — Coupures, 82 fr. 50 c.

Nouvelle Carte du détroit de Basse, situé entre la Nouvelle-Galles méridionale & la terre de Diemen, à la Nouvelle-Hollande ; lequel sépare ces deux parties ; avec la route du vaisseau qui l'a parcouru, & partie de la côte à l'est de la Nouvelle-Hollande, levée par Flinders, dressée au dépôt des cartes, plans & journaux de la marine, par ordre du gouvernement ; feuille de grand aigle. Prix, 2 fr. A Paris, à l'entrepôt général des Cartes de la marine, chez Dezauche, géographe, rue des Noyers, n°. 53.

Recueil général des traités de paix, &c. conclus par la république française, orné d'une carte géographique, par Bion, dans lequel on voit, au premier coup-d'œil, les nouvelles & les anciennes limites ; un vol. in-12. Prix, 2 fr., & 2 fr. 40 cent., franc de port. A Paris, chez Tavernier, libraire, rue du Bac, n°. 957.

Parallele entre le genre d'écriture brisé cursif français & celui anglais, par Lechard, artiste écrivain & membre du lycée des arts. Prix, 3 fr. A Paris, chez Jean, marchand d'estampes, rue Saint-Jean de Beauvais, n°. 52.